

NOTRE LANGUE, VOTRE PATOIS, LEUR BARAGOUIN : STÉRÉOTYPES ET REPRÉSENTATIONS DES LANGUES

Au printemps 1998, à la suite d'un entretien téléphonique sur la politique linguistique en domaine francophone que j'avais eu avec le rédacteur en chef du journal régional de Leipzig, celui-ci publia en première page un article sous le titre « L'anglais et le saxon avancent ! », en se référant à certaines observations marginales que j'avais faites. Cela provoqua une discussion d'une ampleur qui me surprend encore aujourd'hui : pendant toute la semaine qui suivit, j'ai dû donner des explications à des postes de radio diffusés à travers toute l'Allemagne, seize en totalité, concernant non l'avancement de l'anglais, ce qui est une vérité de La Palice, mais celui du saxon, mon dialecte natal, méprisé et décrié comme laid et ridicule en Allemagne, mais qui, avec la reconstitution en 1990 de la Saxe en État Libre (*Freistaat*), recommence à jouir d'un certain prestige parmi ses locuteurs. Dans une Allemagne où un ministre des Affaires extérieures ne doit faire aucun effort pour cacher son parler souabe et où un ministre fédéral des finances brandit publiquement, en parlant des questions financières les plus complexes, son fort accent bavarois qu'il se gardera toujours de dissimuler, on crie haro sur celui qui cherche à toucher à un mythe, celui du saxon réservé à l'anecdote et à la caricature, ou — pour en venir au thème du colloque — à démonter un stéréotype dont la vitalité ne me semblait pas de loin si puissante.

Permettez-moi d'insister encore sur l'exemple du saxon puisqu'il se prête bien à démontrer le caractère artificiel, construit, souvent idéologique, et par cela instrumental qu'ont certains stéréotypes concernant les langues (et que j'appelle dorénavant *glotto-stéréotypes*). Le saxon n'était rien de moins que la langue de Luther, la variété régionale qui, au début du XVI^e siècle, servit de base, par la traduction de la Bible, à l'allemand standard moderne. Deux siècles après, la Prusse, pays arriéré et peu développé à l'époque, dans son effort de devenir après la conquête de la Silésie une puissance européenne, regardait avec envie le pays voisin densément peuplé, techniquement avancé et économiquement prospère, et nourrissait en son sein le plan de

l'annexer un jour (ce qui ressort du testament politique de Frédéric II). Pour préparer psychologiquement l'opinion publique allemande, elle fit tout pour présenter la Saxe de la manière la plus mauvaise possible. En faisant valoir son prestige croissant, elle réussit à imposer en Allemagne la prononciation du Nord, au détriment de celle de la Saxe, tandis que les bases grammaticales et lexicales que le saxon avait fourni à la langue littéraire, et qui sont moins faciles à identifier, restaient quasiment les mêmes.

Comme on peut voir par cet exemple, les relations Nord-Sud déterminent les *glotto-stéréotypes* aussi à l'intérieur de nos pays septentrionaux. En réalité, sous l'apparence de la relation géographique se cache un rapport de domination. Relations Nord-Sud peut bel et bien servir de métaphore pour caractériser tout rapport d'inégalité, de domination ou de velléité dominatrice qui se traduit en des termes de géographie humaine. Ainsi, dans l'Europe actuelle les relations Ouest-Est entrent-elles aussi dans ce cadre. Il est néanmoins vrai que dans une série de pays européens, le rapport en question se situe sur l'axe Nord-Sud : l'Italie, l'Espagne, la France même, sans qu'on en puisse déduire une règle. D'ailleurs, il ne faut pas aller très loin pour trouver des exemples, puisque, à Marseille, sur un territoire dont la façon de parler fait aussi l'objet d'un stéréotype apparemment anodin, le fameux accent du Midi, mais dont les racines sont à rechercher aussi dans des histoires moins candides qui remontent jusqu'à la conquête du Midi au XIII^e siècle. Récemment, Philippe Martel dans une conférence sur l'image de l'Occitan dans la société française a montré, à l'aide d'extraits de relations de fonctionnaires de l'administration centrale et de voyageurs, comment la caractérisation des Méridionaux par les intellectuels du Nord pendant toute la première moitié du XIX^e siècle ne se distinguait guère de ceux qu'on faisait des peuples coloniaux : sauvages, violents, irritables, peu inclinés au travail (ce qu'on attribuait au soleil et aux conditions bénignes du climat où tout pousse sans qu'on doive faire un effort) ; image qui pouvait expliquer fédéralisme et révoltes du sud et justifier la répression. Par l'intégration progressive du Midi dans l'économie et la société nationales, cette image se nuancait par la suite, sans pourtant disparaître complètement jusqu'à ce jour, l'accent du Midi continuant à évoquer des stéréotypes anciens (cf. Martel, 1998).

Par *glotto-stéréotypes*, j'entends ceux qui concernent la représentation qu'on a de sa propre langue, variété, façon de parler, et de celle des autres. On se trouve ici sur le terrain de ce qu'Anne-Marie Houdebine-Gravaud appelle *l'imaginaire linguistique* (« les comportements des locuteurs et leurs attitudes à l'égard de leurs productions » ; Houdebine-Gravaud, 1995, p. 95). De façon similaire Sonia Branca-Rosoff parle d'*imaginaires langagiers* ou *des langues* (« l'ensemble des images que les locuteurs associent aux langues qu'ils pratiquent, qu'il s'agisse de valeur, d'esthétique, de sentiment normatif, ou plus largement métalinguistique » ; Branca-Rosoff, 1996, p. 79). La notion de *glotto-stéréotype*, cependant, se veut plus générale, en comprenant les représentations et de la propre langue et de celles des autres, exprimées et par les locuteurs communs et par les linguistes (ce qui peut-être est sous-entendu par l'épithète équivoque de « linguistique » qu'utilise A.-M. Houdebine-Gravaud).

Dans l'ensemble des stéréotypes ethniques¹ les *glotto-stéréotypes* représentent un aspect dont l'effet dans la pratique sociale est particulièrement puissant, par le fait que les jugements véhiculés par eux touchent les collectivités dans ce qu'elles ont de plus intime (dans ce qui fait partie de leur identité) et de plus nécessaire et utile (le moyen de l'expression du soi et de la communication, donc de l'insertion dans la société). Les *glotto-stéréotypes* regardent ces deux aspects essentiels de la langue : a) la langue comme trait distinctif par lequel l'individu et le groupe s'expriment et par cela font voir leur individualité, le signe par lequel les individus se reconnaissent comme faisant partie du même groupe tout en les excluant et se distinguant des autres ; c'est un trait physique et mental en même temps et comme tel il est interprété par les locuteurs eux-mêmes et par les autres, de sorte que là aussi les qualifications qui valent pour le physique cadrent bien : tel parler, soit idiolecte, soit sociolecte, soit langue à part entière est censé être beau, agréable, sonore, ou laid, désagréable, dur à l'oreille etc. ; b) la langue vue dans sa performance comme instrument de la communication, perspective qui s'exprime dans des jugements du type « tel ou tel groupe ne possède pas de vraie langue », « ces gens ne parlent qu'un patois », ou dans des questions comme « ont-ils réellement une grammaire ? » etc. Dans ce type de classifications le sens commun, l'idéologie et la science se mêlent à loisir.

Les effets que produisent les *glotto-stéréotypes* ont la même ambiguïté que les stéréotypes présentent généralement : ils peuvent avoir un côté positif, mobilisateur quand ils contiennent un jugement positif ou quand un jugement négatif incite la collectivité à renforcer sa résistance et à créer un contre-poids ; l'effet est négatif, quand le stéréotype décourage les locuteurs respectifs, les privant non seulement de leur conscience de soi, mais aussi de leur capacité d'expression en les faisant se taire. Ce dernier effet est provoqué souvent par les représentations *glotto-stéréotypiques* liées au concept de norme, comme cela a été relevé récemment dans une recherche sur la « qualité du français » et la puissance des représentations que beaucoup de Français ont de la norme. Le fait qu'en France il y a des Français, francophones de naissance, qui soutiennent devant les enquêteurs en sociolinguistique qu'ils ne parlent pas français bien que l'enquêteur converse aisément et sans problème avec eux (cf. Houdebine-Gravaud, 1995, p. 95). Ce fait montre que certains usages sont légitimisés, d'autres non. À l'inverse, des sociolinguistes autrichiens travaillant avec des Sintis (Gitans) ont noté le renforcement de la conscience de soi qu'ont eu ceux-ci quand on leur a expliqué qu'ils possèdent une grammaire et que beaucoup de leurs mots proviennent de langues prestigieuses comme le grec : jusqu'alors ils étaient fermement convaincus de ce que les autres disent d'eux, à savoir qu'ils n'ont pas de langue, mais seulement un baragouin, pêle-mêle d'expressions incohérentes, vulgaires etc. Remplacer un auto-stéréotype négatif par un positif (« avoir une grammaire », langues « nobles ») peut donc avoir un effet thérapeutique, car le stéréotype peut être représenté par Janus aux deux têtes : il « contient un élément positif et un élément négatif, aucun des deux n'ayant aucune ressemblance avec la réalité complexe et multiforme » (Gilman, 1993, p. 15) ; il est « le côté obscur du processus d'abstraction humaine » (de Klerk/Bosch, 1995, p. 18).

Une autre remarque générale, de méthode, s'impose. Les stéréotypes — et cela vient confirmer leur caractère relativement stable à l'inverse des clichés — sont des éléments constitutifs d'idéologies ; ce sont des *idéologèmes*. Une idéologie en tant qu'ensemble des idées qu'un groupe social se fait de sa propre situation sociale et culturelle et de celle des autres, peut se concevoir comme « fausse conscience » en suivant Karl Marx, ou plus généralement comme conscience subjective (le caractère faux serait alors seulement un degré de subjectivité). Établir ce lien entre stéréotypes et idéologie ne jette pas seulement une lumière sur l'idéologie comme lieu de production de stéréotypes où se rencontrent sens commun et idées politiques et sociales, mais pousse également à chercher les origines socio-culturelles (courants d'opinion, associations, groupes sociaux, communautés ethno-culturelles) et les fonctions des stéréotypes dans la pratique sociale et à se poser la question des rapports de forces et du pouvoir lié à l'usage de stéréotypes. En fait, qui profite de la persistance des ethno-stéréotypes concernant les travailleurs immigrés en France ou les « quêteurs d'asile » en Allemagne auxquels on impute chômage et criminalité : s'il y a vraiment une inclination majeure à la délinquance, n'est-elle pas due surtout à l'exclusion sociale de ces groupes ? Le fait que certaines ethnies sont disqualifiées du point de vue culturel et linguistique, est souvent lié à l'intérêt de justifier des rapports de soumission ou exploitation, comme il est sous-entendu dans ce qu'en écrit Anderson (Anderson, 1980, p. 154, d'après de Klerk/Bosch, 1995, p. 18) : selon lui, stéréotype est un mot qui se réfère à « *sets of beliefs about... groups that the believer has little good reason for holding but that often serve to justify bigotry* ».

Il y a donc plus que l'ignorance ou une pensée primitive qui font naître les *glotto-stéréotypes*. À la limite on leur pourrait imputer les allusions au mutisme ou au manque de clarté contenus dans les termes de *niemets* et de *barbares*, *Kauderwelsch*, *petit-nègre*, *little chinese*, *baragouin*, *patois*, *hâbler*, *parler français comme une vache espagnole*, etc., mais dans la grande majorité des cas on peut en identifier les origines idéologiques.

La complexité des origines de certains *glotto-stéréotypes* et des effets qu'ils exercent sur les communautés et les individus concernés a été mis en relief par Sander L. Gilman dans son livre sur la haine de soi des Juifs, l'antisémitisme et le langage secret des Juifs. Il décrit comment, dans la société allemande, mais aussi américaine à partir de laquelle il fait ses observations, le stéréotype d'un langage particulier des Juifs — leur façon de parler la langue du pays et leur propre langue (soit hébreu, yiddish ou séphardi) — contribue, à côté des autres stigmatisations, au phénomène de la haine de soi juive (*Jewish self-hatred*). « La haine de soi naît par le fait que les *outsiders* acceptent comme une réalité l'image stéréotypée insensée créée par ceux-mêmes qui les définissent comme *outsiders*... » (Gilman, 1993, p. 12) ; « quand les images trompeuses des stéréotypes sont confondues avec la réalité, quand le désir d'être accepté par les autres pousse à "admettre" sa propre façon d'être "différent" » (l. cit., p. 15).

Gilman observe que dans le monde chrétien occidental la perception des Juifs est déterminée par l'idée de l'existence d'une différence innée qui se manifesterait dans une façon particulière juive d'utiliser la langue, soit celle du pays où ils vivent, soit celle de leur rite (le mythe de la

langue secrète, fermée aux non-Juifs). En Allemagne on parle de « *Mauscheldeutsch* » : les Juifs ne parlent pas, « *sie mauscheln* », verbe dérivé du nom de Moïse et se référant exclusivement à la façon de parler juive ; le *glotto-stéréotype* traduit par ce mot s'applique même quand l'accent résultant de l'interférence entre allemand et yiddish a disparu complètement. En plus, le langage « gâté » des Juifs « décomposerait » ou « désagrégerait » (« *zersetze* ») tout ce qui entre en contact avec lui, il voile ou dévoile leur être corrompu etc. Le *glotto-stéréotype* est donc une expression particulière de tout ce qui constitue l'ethno-stéréotype des Juifs : né par le refus de reconnaître le Christ et le fait de l'avoir trahi, il comporterait depuis toujours l'idée de celui qui envenime la société européenne et cherche à détruire des vies chrétiennes, soit par utilisation rituelle du sang chrétien, soit par l'empoisonnement des puits et fontaines pour diffuser la peste. Du point de vue des Nazis, c'étaient les Juifs qui transmettaient les maladies contagieuses et vénériennes, et aujourd'hui c'est le tour du SIDA, à l'en croire un commentateur de Chicago en 1988 (cf. Gilman, 1993, p. 18-19). De là, le stéréotype du langage et du discours corrompu et corrompeurs des Juifs. « Contre cette manière de voir les choses, des écrivains juifs — juifs par le fait qu'ils ont intériorisé l'étiquette de "Juif" doivent développer une maîtrise de la langue et du discours du pays où ils vivent qui est au-dessus de la norme. En effet, parmi les meilleurs « stylistes » qui remanient la langue allemande de manière inégalable, on peut citer Karl Marx, Heinrich Heine, Karl Kraus. Aujourd'hui, le critique littéraire Marcel Reich-Ranicki est devenu même une espèce de juge suprême de la qualité de la littérature allemande.

Cet effort pour devenir égal aux autres et même meilleur qu'eux, une fois accepté le stéréotype que les autres ont imposé, est observable dans d'autres circonstances et avec d'autres groupes de personnes aussi en France et dans les pays francophones. J'ai trouvé parmi mes collègues corses les meilleurs connaisseurs de la norme du français et qui souvent parlent selon la norme aussi dans la communication courante et quotidienne ; le même phénomène peut être observé chez beaucoup d'intellectuels originaires d'anciennes colonies françaises (moi-même, je l'avais remarqué à Madagascar).

Souvent ces réussites, apparentes ou réelles, ont comme revers la haine de soi quand ils sont passés par la négation plus ou moins totale des origines langagières et culturelles. Pour Gilman, qui, bien sûr, avec l'antisémitisme a en vue un cas extrême, la haine de soi naît de l'illusion de pouvoir s'intégrer dans le groupe des autres en franchissant les barrières que les autres ont établies justement pour les exclure, pour les pouvoir classer à jamais comme des *outsiders*. Ainsi fait son apparition la malédiction non avouée devenue une instance intériorisée : « plus tu cherches à parler comme nous, à être comme nous, plus ta langue te trahit comme un parvenu, comme une mauvaise copie, une parodie de nous ; tu resteras un éternel *outsider* » (Gilman, 1993, p. 12-13). Il s'agit d'un cas typique de *double bind*, d'une situation où quelqu'un est forcé de choisir entre deux possibilités qui sont censées être irréconciliables, bien que toutes les deux offrent des promesses. Ainsi apparaissent des conflits existentiels (cf. Sluzki/Ransom, 1976).

Le mécanisme de *double-bind* fonctionne dans plus de cas qu'on ne penserait. Cela m'a été révélé de façon surprenante dans un projet de recherche en République de Moldavie où, dans le

cadre d'une coopération avec des linguistes de l'Université de Iassy (Roumanie) et de l'Académie des Sciences moldave, nous étions en train d'établir un répertoire de textes de la langue roumaine parlée en Moldavie historique (pour plus de détails cf. Bochmann, 1999). Or, dans les discussions que nous avons eues avec les collègues moldaves et avec d'autres intellectuels, écrivains ou universitaires, on percevait comme une honte de la réalité langagière, d'une mauvaise qualité présumée de la langue locale, censée être entremêlée de russismes, dialectismes, vulgarismes et achaïsmes. Le chercheur en francophonie dirait qu'il s'agit là d'un « roumain régional », à l'instar du français régional, auquel les locuteurs pourraient s'identifier sans remords. Mais les élites moldaves s'en défendent, soutenues par une opinion publique de la Roumanie (dont les linguistes) qui insistent sur l'unité fondamentale de la langue roumaine, les Roumains moins cultivés ne cachant à peine leur mépris de la façon de parler de leurs frères de sang d'au delà du Pruth, fleuve frontalier.

Comment expliquer ce phénomène de haine de soi ? Pour pouvoir le comprendre, il faut savoir que dans l'ancienne république soviétique moldave, la langue originaire du territoire annexé par la Russie en 1812, le roumain, avait été déclarée *langue moldave* par la politique linguistique de l'époque stalinienne qui lui avait imposé la graphie cyrillique et élaboré des traits différentiels par lesquels on peut toujours construire une nouvelle langue à partir d'une autre. L'opinion publique de la Roumanie a toujours rejeté cette construction politique, tandis que la résistance des Moldaves eux-mêmes, à cause de la répression, a dû être plutôt cachée. En 1989, ils réussirent enfin à réintroduire la graphie latine, mais depuis lors une lutte acharnée s'est déclenchée entre les partisans du glottonyme de *langue moldave* et ceux qui affirment l'unité du roumain. La haine de soi de la majorité des intellectuels moldaves s'explique donc tout d'abord par la crainte d'un retour à la politique linguistique liée au glottonyme de moldave. Mais en même temps il est tributaire du stéréotype de *l'unité de la langue roumaine* qu'ils assument entièrement. Dans la conception de la linguistique roumaine, le roumain parlé en Roumanie et Moldavie étant lui-même un dialecte (le *dacoroumain*) relativement peu différencié, qui ne connaît que des sous-dialectes ou parlers (*graiuri*), tandis que de vrais dialectes autres que le dacoroumain sont les variétés parlées au delà du Danube, en Macédoine, Grèce, Albanie et Croatie (*aroumain*, *méglénoroumain* et *istroroumain*). Cette classification est née justement comme une réponse à la proclamation de la « langue moldave » sans qu'à l'époque du socialisme réel, on ait fait référence à la défunte République soviétique moldave. La totalité des intellectuels de Roumanie (parmi eux aussi des linguistes) ont adhéré à l'idée de l'unité fondamentale de la langue, prolongeant ainsi du moins dans l'esprit la Grande Roumanie de l'entre-deux-guerres où le territoire moldave faisait partie de l'État roumain. En Moldavie soviétique cependant l'opinion se scindait : d'une part les partisans de la langue moldave, de l'autre une fronde proroumaine d'abord clandestine qui commençait à se former à partir des années du dégel khroustchevien, des écrivains et linguistes travaillant en sourdine à rapprocher la norme moldave de celle de la Roumanie. Ce fut pour eux un choc, lors de l'ouverture brusque de la frontière en 1989 : les Roumains ayant imaginé depuis toujours l'idée d'un retour des Moldaves dans les bras

de la mère-patrie, ont rencontré une population à la langue rébarbative et peu inclinée à les suivre ; de l'autre côté la masse des Moldaves dont beaucoup s'étonnèrent d'abord que les Roumains parlaient la même langue qu'eux (ce qu'on leur avait caché), mais une langue pleine de mots inconnus, occidentaux, là où ils utilisaient des russismes. Évidemment, les intellectuels des deux côtés, pris dans le piège du stéréotype de l'unité de la langue et de la culture roumaines, n'avaient pas suffisamment pris au sérieux l'histoire différente des deux pays, l'un orienté vers l'ouest, vers la France surtout qui avait fourni au roumain la presque totalité du vocabulaire de la vie moderne, l'autre forcément centré sur la Russie d'abord tsariste, ensuite soviétique. L'idée de pouvoir faire disparaître rapidement les traces de cette socialisation collective différente, de même que le mépris mal caché de beaucoup de Roumains pour la façon de parler des Moldaves et le sentiment d'infériorité langagière de ceux-ci entravent sérieusement la prise en compte des réalités sociolinguistiques et des perspectives en glottopolitique.

Entre temps, après la déclaration de l'indépendance de la République de Moldavie, la division entre partisans de l'unité fondamentale de la langue roumaine (comme d'ailleurs aussi de l'histoire et de la littérature) et les « moldavistes » a pris des formes violentes. De ces derniers font partie, outre la classe politique qui compte aussi des membres de la vieille nomenklatura d'origine russe, ukrainienne et autre, surtout les couches populaires qui — c'est le moins qu'on puisse dire — sont indifférentes à ce sujet. Le dilemme des premiers est d'avoir intériorisé le stéréotype de la langue unique et unitaire ce qui les mène à deux attitudes apparemment contradictoires : d'un côté on qualifie la façon de parler surtout des habitants des villes comme langue « déformée », « mutilée », « dénaturée », « langue mixte », « corrompue » par suite de la domination russe, et pour dénoncer la politique linguistique staliniste, de l'autre côté on est forcé de soutenir et de prouver la pureté du roumain en Moldavie qui se vérifierait surtout à la campagne.

Il s'agit d'un cas de colonialisme linguistique avec toutes ses séquelles pour les faits de langue et pour la mentalité pour lequel on devrait trouver une solution en termes de *postcolonialisme* (je me méfie des théories *post*, mais quelques-uns de leurs éléments me semblent s'adapter à des situations comme celles décrites) : à savoir, en dépassant la mentalité de victime du colonialisme et en reconnaissant la réalité dans toute sa nature contradictoire, ce qui signifie considérer la situation donnée comme une chance de donner voie à une originalité. Ce qui se passe depuis une douzaine d'années — il est vrai dans d'autres circonstances — dans la littérature francophone en dehors de la France me paraît exemplaire : des écrivains tels que Maryse Condé et Édouard Glissant pour Haïti, Marie-Claire Blais pour le Québec (pour ne citer qu'un exemple), Calixthe Beyala pour le Cameroun et beaucoup d'autres ont créé un langage neuf exploitant tous les registres de la société dans laquelle ils vivent, un français régional qui ne fait pas éclater l'unité du français (du moins pour le moment, car selon Bodo Müller le français en tant que langue unique et homogène est sur le point de disparaître, tant il diffère au niveau géographique, fonctionnel, culturel et social ; cf. Müller, 1985, p. 32). Il ne reste qu'à prendre en charge la différence, sans nier de principe l'unité de la langue, le cas échéant, du roumain, unité

qui reste fictive aussi longtemps que sa réalisation dans la diversité de ses variétés régionales (qui d'ailleurs existent en Roumaine même, en tant que sous-dialectes et standards régionaux spécifiques du Banat, de l'Olténie, de la Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie roumaine) n'est pas reconnue. Transformer le concept de l'unité du roumain en un concept dialectique signifierait détruire le *glotto-stéréotype* avec les blocages qu'il provoque.

Les phénomènes que nous venons d'analyser avec le cas moldave sont proches de ce qui avait été décrit et défini comme *idéologie diglossique* (Lafont, 1984), autre expression du *double bind* : celle-ci témoigne de manifestations de purisme, soit par la quête de la *pureté originare* de la propre langue dominée et par la chasse aux éléments « étrangers », soit par un effort accru pour dépasser la situation d'infériorité en s'appropriant de manière parfaite la langue dominante ; ou encore dans une exhibition quelquefois agressive de la différence (c'est le cas des militants culturels régionalistes qui soulignent avec ostentation leur accent).

Les situations de conflits de langues s'avèrent donc productrices de *glotto-stéréotypes*. Outre ces exemples, on peut citer le cas du terme apparemment neutre de *bilinguisme* qui, appliqué à une situation d'oppression linguistique, d'une diglossie prononcée menaçant une langue dominée dans son existence, peut agir comme stéréotype, cachant sous un beau concept, salubre en principe — dominer deux langues est une bonne affaire — une glottopolitique meurtrière (ce qui a été relevé par la sociolinguistique catalane à la fin de l'époque franquiste, cf. Aracil, 1973). On pourrait même dire que la notion de *francophonie* joue dans certaines circonstances le rôle d'un *glotto-stéréotype*, par exemple, lorsqu'il est question des représentations souvent illusoire qu'on a en France métropolitaine par rapport aux réalités linguistiques dans certains pays qui font partie de la Francophonie institutionnelle (cf. Chaudenson, 1989).

Avec l'exposé de ces exemples s'impose la conclusion que parmi les forgers de stéréotypes, il faut compter aussi les hommes et femmes de science. Les stéréotypes ne sont pas seulement le fruit du sens commun et des idéologies vulgarisées, tant qu'il y a des concepts scientifiques qui relèvent de l'idéologie. Tel est le cas des *glotto-stéréotypes* qui se réfèrent à l'unité de la langue (A.-M. Houdebine avait bien choisi le titre provocateur *L'Unes langue* « pour repérer ce fantasme d'unité en même temps que les variétés existant dans une langue d'où le s à Unes », cf. 1995, p. 98) ou à la validité de sa norme, compréhensibles dans le cadre de l'idéologie de l'État national du XIX^e siècle. Des expressions comme *la langue de Racine* ou *le génie de la langue française* s'inscrivent dans ce contexte. Même les notions de *langue* et de *système* linguistique élaborées par F. de Saussure et mises en question par la sociolinguistique et son principe de l'hétérogénéité des faits langagiers, doivent leur existence à cette idéologie de l'État-*nation-une-et-indivisible*. Étroitement liés à cette notion de l'unité se trouvent les *glotto-stéréotypes* classificateurs qui servent à classer telle variété comme langue et telle autre comme non-langue. S'ils sont plutôt l'expression du sens commun, il ne faut pas se faire des illusions sur l'état d'esprit des intellectuels et des savants, étant donné que non seulement à l'époque de la Révolution française toutes les langues autres que le français furent qualifiées de « patois », mais qu'encore à la fin du XIX^e siècle les savants qui s'occupaient des créoles les qualifiaient de la même façon. Encore de

nos jours beaucoup de romanistes hésitent à reconnaître les créoles à base française, portugaise et espagnole comme des *langues* romanes à part entière. Et en regardant de près l'*Atlas linguistique de la France* d'Edmond Edmont et Jules Gilliéron, on observe que les auteurs évitent chaque allusion aux langues de l'Héxagone autres que le français et aux dialectes : il n'y est question que de « parlars gallo-romans ».

Les communautés ethniques, leurs cultures et leurs langues sont des entités dynamiques sujettes à des transformations continues, qui comportent des différenciations et des interférences avec d'autres. Les ethno-stéréotypes et les *glotto-stéréotypes*, cependant, sont statiques ; ils tentent de fixer une représentation dont quelques éléments hier ont pu être une réalité, mais ne le sont plus dans l'actualité. L'écart qui caractérise les stéréotypes, entre la représentation et la réalité, devient particulièrement manifeste quand on tient compte des transformations capitales des modes de vie, façons de penser et coutumes que les peuples européens ont subi dans cette deuxième moitié de siècle : cependant, les ethno-stéréotypes et *glotto-stéréotypes* continuent à fournir des images et des représentations apparemment immuables. Le Sud est toujours là où il faut trouver un bouc émissaire, voire un ennemi, qu'il s'appelle *saxon, juif, moldave ou nègre*.

NOTES

1. J'utilise le concept de stéréotype comme je l'avais pratiqué dans mes publications précédentes concernant ce sujet (cf. Bochmann, 1994, 1995), à savoir en tant que formes d'expression — verbale — de préjugés et schématisations mentales, soit lexicalisées (en nominalisations ou expressions figées) soit discursives apparemment variables mais réductibles à des phrases basilaires, jugements implicites du type, « X est caractérisé par la particularité Y » (des slogans de l'extrême droite allemande tel que « Expulser les étrangers criminels » suppose la phrase basilaire « (tous) les étrangers sont des criminels »). À la confusion que pourrait susciter la notion concurrentielle de *cliché* semble s'opposer un usage spécialisé croissant du terme de *stéréotype* pour désigner des groupes sociaux et collectivités ethniques (ethno-stéréotypes) avec leurs particularités, tandis que le cliché est représenté par des « façons de parler figées, lieux communs et types par lesquels le savoir culturel et social est sédimenté pour être rappelé à tout moment » (Seeber, 1989, p. 263) et dont la compréhension sémantique est beaucoup plus générale. Les clichés se « désabusent » plus rapidement que les stéréotypes (cf. les métaphores et représentations mises en circulation par les médias). Les clichés sont de plus courte durée et peu évocatifs, puisque redondants, formes sans contenu, surdéterminées, saturées, tandis que le stéréotype est de longue durée, imperméable à l'expérience, même contraire à son contenu, gardant sa force persuasive même à travers des générations.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARACIL LLUIS, V., « Bilingualism as a Myth », *Interamerican Review*, Winter 1973, 2-4, p. 521-533. (Reprint) Perpignan, 1977.

BAGGIONI, D., « Langue nationale comme dépassement de l'ethnicité ». Intervention à la journée d'étude « Sentiment national et ethnicité » de l'École doctorale Économies, sociétés, espaces, civilisations de l'Université Paris VII (5 et 6 décembre 1997). (Manuscrit non publié).

BOCHMANN, K., « Conflit de langues, conflits d'identité en République de Moldavie ». Universitat Occitana d'estiu, Actes de l'Université d'été 1999, Nîmes, 2000, p. 99-111.

BOCHMANN, K., « Fonctions pragmatiques et discursives des stéréotypes », *Rives nord méditerranéennes*, publication de l'unité mixte de recherche TELEMME (Université de Provence, Centre d'Aix), 1995, 10, p. 42-50.

BOCHMANN, K., « Les stéréotypes ethniques. Nature et contour d'un objet de recherche », Jan Berting et Christiane Villain-Gandossi (éds.), *The Role of Stereotypes in International Relations*, RISBO, Rotterdam, 1994, p. 65-72.

BRANCA-ROSOFF, S., *Les imaginaires des langues. Sociolinguistique. Territoire et objets*, sous la direction de Henri Boyer. Delacroix et Nestlé, Lausanne - Paris, 1996, p. 79-114.

CARLOS, E., SLUZKI and DONALD C. RANSOM (eds.), *Double Bind. The Foundation of the Communicational Approach to the Family*, New York, 1976.

CHAUDENSON, R., *Vers une révolution francophone ?* Paris, 1989.

DE KLERK, V., BOSCH, B., « Linguistic stereotypes : nice accent - nice person », *Int. Journ. Soc. Lang.* 1995, 116, p. 17-37.

GILMAN, SANDER, L., *Jüdischer Selbsthaß. Antisemitismus und die verborgene Sprache der Juden. Aus dem Amerikanischen von Isabella König*. Jüdischer Verlag, Frankfurt/M, 1993.

HOUBEINE-GRAAUD, A.-M., « L'Unes langue », *La qualité de la langue : Le cas du français*. Textes réunis par Jan-Michel Eloy, Paris, Champion, 1995, p. 95-121.

LAFONT, R., Pour retrousser la diglossie, *Lengas*, 1984, 15, p. 5-36.

MARTEL, P., « L'image de l'occitan dans la société française ». Conférence tenue à l'Universitat d'estiu Occitana, Nîmes, le 28 août 1998 (à paraître dans les Actes de l'Universitat d'estiu Occitana, Nîmes, MARPOC).

MÜLLER, B., *Le français d'aujourd'hui*. Klincksieck, Paris, 1985.

SEEBER, H. U., « Zur Rolle von Klischees und Stereotypen in der englischen Literatur des 20. Jahrhunderts », Günter Blaiber (éd.), *Erstarrtes Denken*, Narr, Tübingen, 1989, p. 260-271.